

Ne vous laissez pas égarer

Je prends la liberté de commencer cette méditation de l'Évangile du jour, en prononçant le nom de François Bovon, qui forma au moins deux sinon trois générations de théologiens et de pasteurs à Genève, à la faculté de théologie où il enseigna l'exégèse du NT et à Harvard aux États-Unis, où il termina sa carrière universitaire. François Bovon était le spécialiste mondial incontesté de Saint-Luc.

Son service funèbre a eu lieu la semaine dernière à l'auditoire Calvin archicomble et Henry Mottu, son collègue et ami, nous a ressorti une interview récente de François Bovon, où celui-ci, navré, se demandait si les pasteurs lisaient encore ses commentaires bibliques. Pour François Bovon l'érudition était un chemin d'approfondissement de la foi.

Je suis donc allé consulter la partie de son commentaire qui concerne notre texte du jour et ça commence mal car il le débute ainsi : « Ce passage pose de redoutables problèmes ».

Jésus annonce la destruction totale du temple de Jérusalem – il n'en restera pas une pierre l'une sur l'autre – Il annonce des guerres et des soulèvements ; des divisions frontales entre nations, des tremblements de terre, des pestes, des famines, « des choses plus terrifiantes encore venant du ciel » ; et puis, ce n'est pas terminé, il y aura aussi des persécutions physiques que les chrétiens vont subir, des trahisons terribles et des haines séparatrices... En lieu et place d'un avenir radieux, donc, du sang, de la sueur et des larmes. Les problèmes sont en effet redoutables.

Nous sommes au chapitre 21 de l'Évangile de Luc, face au dernier grand discours de Jésus avant la Pâque où il sera arrêté et crucifié. Qu'il sente l'odeur de la mort approcher, cela ne fait aucun doute. On lit en effet à la fin du chapitre que Jésus se tenait le jour dans le temple à enseigner et les nuits, il était victime d'insomnie : il les passait « en plein air », sur le mont des Oliviers. Il sent l'étau se resserrer, c'est une évidence. La nuit, il ne dort plus ; le matin, il regagne le temple « et tout le peuple, note l'évangéliste, se rendait vers lui pour l'écouter ». On peut se demander si le peuple lui aussi n'avait pas conscience que la fin s'approchait. Cela, d'ailleurs, c'est peut-être un problème encore plus redoutable que l'obscurité apparente de son discours.

Parce que voilà Jésus : quelqu'un qui enseigne, quelqu'un qui n'a pas d'armes avec lui et par d'armées si ce n'est celle des mots qui portent, des mots qui touchent, quelqu'un qui n'a jamais frappé personne autrement que par son enseignement, quelqu'un qui n'a jamais combattu autre chose que la maladie et les démons et qui se retrouve pourtant déjà, et tout le monde le sait, condamné à mort. Ça c'est un problème redoutable. Qu'on puisse assassiner des innocents. Si Shakespeare s'était attaqué à l'Évangile plutôt qu'à Hamlet, nul doute qu'il aurait pu y écrire aussi : « Il y a quelque chose de pourri au royaume d'Israël ».

Plus direct Jésus dira : « Ce que vous contemplez, des jours viendront où il ne sera laissée pierre sur pierre qui ne soit détruite ». Parce qu'en effet, un monde où des innocents sont condamnés à mort est un monde qui court à sa ruine.

Mais soyons plus précis : Jésus enseigne dans le temple et il répond à une remarque de quelqu'un qui dans son auditoire s'émerveille devant les belles pierres, les ex-voto, autrement dit, la splendeur du lieu qui est comme on le sait au cœur de la vie sociale et religieuse de la ville sainte.

Comment peut-on dans un même élan construire des sanctuaires aussi prodigieux et faire si peu de cas de la vie humaine ? Comment peut-on investir tant d'argent dans des pierres et condamner à mort les prophètes ? C'est cela qui est pourri au royaume d'Israël. Quand Jésus dit que de ce temple, il ne restera pas pierre sur pierre, c'est que la violence qui s'exerce contre lui se retournera logiquement un jour contre le temple. Nul besoin d'être prophète pour le savoir parce qu'automatiquement, une institution religieuse qui condamne à mort ses prophètes est elle-même une institution religieuse condamnée à mourir. Jésus ne vaticine pas. Il ne s'est pas transformé sur le tard en apocalypticien. Son raisonnement est rationnel, logique. Il correspond à l'expérience des siècles : le méchant court à sa ruine.

L'auditoire qui l'écoute ne met d'ailleurs pas en cause son raisonnement. Il n'en dénonce pas le caractère pessimiste ou fantaisiste. Ils veulent simplement savoir quand et à quel « signe » on saura que le temple va être détruit.

Or, chacun sait, quand on parle de « signes » – et c'est là que pour nous ça devient un peu subtil parce que nous avons perdu cette mémoire – mais à l'époque de Jésus, chacun sait encore que les « signes » par excellence qui ont profondément marqué l'histoire et la foi d'Israël, ce sont les 10 plaies d'Égypte.

Quand on relit l'Exode et notamment toute cette partie consacrée à la sortie d'Égypte, tout devient évident. Par exemple cet ordre de Dieu à Moïse en Exode 10, 1-2 : « Va chez le pharaon car c'est moi qui ai apesanti son cœur et celui de ses serviteurs, afin d'imposer ces **signes** en son sein. Et afin que tu aies à raconter à ton fils et à ton petit fils ce que j'ai fait à l'Égypte et **les signes** que je leur ai imposés. Et vous saurez que je suis Dieu. » Les signes en question, ce ne sont rien d'autre que les 10 plaies envoyées sur l'Égypte pour que « tous reconnaissent que Dieu est Dieu » (Léon Askénazy).

Les « signes », c'est la condamnation visible, explicite, spectaculaire du joug que Pharaon a posé sur les épaules du peuple d'Israël. Contre Pharaon qui opprime, il faut voir Dieu qui libère. Il faut qu'à la réalité de l'oppression vécue s'oppose de manière éclatante, la réalité visible du Dieu qui sauve. Il faut pouvoir raconter cela à nos enfants. Il faut pouvoir leur raconter combien la puissance de Dieu qui libère est plus forte que la puissance de Pharaon qui enferme. Quand, quelques siècles plus tard, assis dans le temple de Jérusalem on demande à Jésus un signe, c'est précisément dans cette logique catéchétique qu'on se place.

Or, est-ce que vous vous souvenez quelle est la première plaie qui frappe l'Égypte ? Eh bien la première plaie qui frappe l'Égypte, c'est l'eau du Nil changée en sang. L'eau changée en sang. Vous vous souvenez du premier miracle du Christ dans l'Évangile de Jean : c'est l'eau changée en vin.

Est-ce que vous vous souvenez de la 10^{ème} et dernière plaie celle qui va finir par avoir raison de la résistance de Pharaon ? C'est la mort des premiers nés en Égypte, « depuis le 1^{er} né du Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au 1^{er} né du captif dans son cachot » (Ex 12, 29) Et là, nous n'avons aucun peine à nous souvenir que la fin, dans tous les sens du terme, la fin de l'Évangile, c'est la mort non pas des premiers nés des grands-prêtres, des scribes et de toutes leur clique, non, la fin de l'Évangile, c'est la mort du Fils unique, du Fils premier né de Dieu, sur la Croix. Ces perspectives donnent le vertige.

Cela signifie en clair qu'il n'y a plus de signes, avec Jésus. C'est à dire qu'il n'y a plus de plaies ni une ni deux ni 10 ni mille. Il n'y a plus de correction divine. Il n'y a plus de punition cinglante. L'eau ne se transforme plus en sang mais en vin ; Quant à mourir, c'est Dieu qui préfère mourir que de tuer.

Et donc quand Jésus décrit l'apocalypse, à aucun moment il ne dit que c'est Dieu qui envoie tout ça. Que c'est Dieu qui est derrière les guerres, les famines, les tremblements de terre, les typhons et toutes ces plaies qui enténébrent le monde. Il ne dit pas que ce sont des signes de la colère du Ciel qui condamne un monde violent où l'innocent est assassiné. Ce qu'il dit c'est même tout le contraire : « gardez-vous de ceux qui vous le disent. » « Veillez à ne pas vous laisser égarer par ceux qui vous disent que « c'est moi » ou que c'est mon Père. Ne les suivez pas. Et Paul renchérit quelques années plus tard dans sa lettre aux chrétiens de Thessalonique: « Nous vous le demandons, frères et sœurs, en ce qui concerne l'avènement du Seigneur, ne vous laissez pas trop vite ébranler dans votre bon sens. Ne vous laissez pas trop vite alarmer par un message inspiré, par une parole ou par une lettre venant prétendument de nous, comme quoi le Jour du Seigneur serait déjà là. »

Ce que Jésus décrit à ses auditeurs, ce n'est pas la punition divine, c'est l'existence des disciples dans un monde, comment dire ça, dans un monde sans Dieu au fond. C'est-à-dire dans un monde où la justice ne règne pas. Dans un monde où la charité est minoritaire. Dans un monde où on investit des sommes faramineuses pour construire un sanctuaire alors qu'à l'extérieur de la ville, il y a le ghetto des lépreux où personne ne pénètre. Dans une ville où devant chacune des portes se pressent et se poussent des aveugles, des boiteux, des paralysés qui mendient la piécette. Dans un monde où plutôt que de combattre comme Jésus le faisait la misère et la maladie, on la repousse, on la repousse loin des regards et on s'en protège. Et dans ce monde là, il n'y a pas d'autres destins pour les justes que d'être persécutés. « On mettra la main sur vous et on vous persécutera ; on vous livrera aux synagogues, on vous mènera devant des rois et des gouverneurs ». C'est exactement le destin qui attend celles et ceux qui se réclament du nom de Jésus-Christ. La rébellion que

Jésus provoque contre le temple ne conduit pas au meurtre mais au martyr. Voilà la révolution Jésus. Au lieu de prendre les armes pour précipiter la chute du temple, le laisser se détruire de lui-même. Il pourrira de la violence qui déjà le ronge. Quant à vous, vous serez les témoins de la justice dans un monde injuste. Vous serez des artisans de paix dans un monde en guerre. Vous irez nourrir les affamés et vous donnerez à boire à ceux qui crèvent de soif. Vous ne laisserez pas les victimes des tremblements de terre et des typhons dans leur misère. Voilà la destinée du disciple. Voilà où il est envoyé : non pas dans le temple mais dans le monde. Non pas à l'abri des murs du temple mais au milieu de l'injustice, de la guerre et de la famine pour être là des signes de Dieu dans un monde sans Dieu.

Je ne peux pas ici ne pas citer ces quelques phrases du pasteur Bonhoeffer qui vivait lui, vraiment, au cœur de l'Apocalypse. Au cœur de l'effondrement d'un monde et qui écrivait ceci le 16 juillet 1944 : « Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu. »

6 mois plus tard, le 9 avril 1945, il sera exécuté par les nazis sans qu'aucun Dieu ne vienne à son secours. « Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu », c'est à dire que comme le Christ, l'honneur du Chrétien, c'est d'être persécuté plutôt que de persécuter, c'est d'être jeté en prison plutôt que de jeter en prison, c'est d'être lynché plutôt que de lyncher, c'est d'être trahi plutôt que de trahir, c'est d'être haï plutôt que de haïr. C'est la révolution Jésus. Dieu n'est plus visible dans les cataclysmes de la nature ou la violence terrifiante des hommes, il se rend visible dans la résistance féroce mais pacifique, dans l'endurance d'une armée de pauvres gens qui restent humains quand l'inhumain se déchaîne et gagnent ainsi la vie.

Nous pourrions maintenant relire tout ce passage non pas à partir de la grande histoire politique et religieuse du monde mais à partir de nos petites histoires, personnelles. Et nous poser la question des fronts sur lesquels nous avons été envoyés, des tremblements de terre qui nous ont ébranlés ou qui nous ébranlent aujourd'hui, des déserts que nous avons traversés ou que nous traversons, des famines auxquelles nous avons survécu ou auxquelles nous survivons et toutes ces divisions qui nous déchirent. Quelle libération et quelle joie de savoir que nous n'avons plus à chercher derrière je ne sais quelle plaie tombée du ciel, mais que le Christ est là et que selon sa promesse qui ne souffre aucune exégèse, nous n'avons pas à nous en défendre ni à nous défendre parce que c'est précisément là qu'il est le plus présent auprès de nous.